

plaisir devait avoir un triste dénouement. Au moment où M. Lainé escadait une clôture, son fusil s'accrocha le coup parti et toute la charge vint frapper à la cuisse son malheureux compagnon. Le sang sortit avec un tel abondance que tous les secours furent inutiles, et le pauvre jeune homme expira quelques instants après.

VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.
SUITE.

Le dimanche 1er décembre, nous faisons route depuis plus d'une heure, lorsque je m'éveillai. Notre marche était lente, parce qu'il nous fallait remonter le fleuve ; la barque était chargée, et le nombre des hommes de l'équipage trop petit pour elle. J'occupais une grande chambre au milieu. J'avais avec moi trois compagnons de voyage que je dois vous faire connaître ici, parce qu'ils partageront plus tard toutes mes croix et mes peines. Le premier était un vieillard de quatre-vingts ans, ancien élève des Jésuites de Pékin, qui depuis quarante ans ne faisait autre chose que de la contrebande pour les missions. C'était un rude chrétien, comme les Jésuites les savent former ; mais son grand âge aurait dû l'avertir qu'il ne pouvait plus conduire de missionnaires et que ses forces ne secondaient plus son courage et son cœur. Animé par des vœux de foi, ce pauvre vieillard voulait faire lui-même ma cuisine ; il était toujours préoccupé, craignant qu'il ne me manquât la moindre chose ; il priait sans cesse, malheureusement, il priait beaucoup trop haut et agitait un gros chapelet, mani d'autant de médailles que de grains, comme les pèlerins de Saint-Jacques en Galice. Le second était un élève de notre maison de Maupin, dans le Thibet ; vigoureux et intelligent garçon, sans la langue et les brus duquel il m'eût fallu aller, quinze jours plus tard, me livrer moi-même aux mandarins. Le troisième, était un ancien maraudeur et contrebandier, trop souvent brouillé avec la justice chinoise pour qu'elle l'aimât beaucoup, et il le lui rendait bien.

Tels étaient les trois hommes entre les mains desquels mon sort était remis et qui devaient me conduire jusque dans la province du Yun-Nan.

Les premiers jours de notre navigation furent très heureux. Le paysage que nous traversions était pittoresque, riche, bien cultivé : la température était douce, la rivière large, calme et tranquille comme les eaux d'un lac ; le nombre de jonques ne pouvant se calculer, et qui n'a pas vu la Chine ne se figurera jamais combien ce peuple possède de jonques, de barques et de canots. Sur les bords de la rivière, à chaque instant nous apercevions des villes immenses, où s'agitait une population vraiment incalculable. Le mardi 3 décembre, je vis la première tour qui se soit présentée sur notre route. Presque toutes les villes chinoises élèvent sur une montagne du voisinage une tour dont la hauteur se mesure à l'importance de la cité. Ce jour là, nous reçûmes l'intéressante visite d'une douane qui fut très bénigne. Mais le jeudi suivant, la scène changea bien. Trois impitoyables gabelous investissent notre pauvre jonque ; ils fouillent coins et recoins. Les voilà qui s'approchent de mon lit ; ils entrouvrent les rideaux. Suis-je pris ? Non, pas encore. Ils se fourrent sous les planches qui formaient comme un grand coffre sur lequel j'étais couché, ils crient, ils se disputent avec mes écuyers, ils se renuent comme des diables. Je ne comprenais rien à tout cela. Cependant, j'eus bientôt le mot de l'énigme. C'était deux boisseaux de sel qu'ils dénichaient, et mes gens se turent à leur dire qu'ils n'avaient pas connaissance de cette contrebande. Enchantés et ravis de posséder un tel butin, les gabelous se retirèrent bien joyeux. Je ne cherchai point à les retenir. Je courus un danger réel ce jour-là ; toutefois, j'en fus quitte pour la peur. Les cinq ou six jours suivants aucune aventure remarquable ; toujours beau temps, beau soleil, belle rivière, beaux coteaux ; gaieté parmi les gens de notre équipage ; c'était un paradis. Ainsi Dieu dispose les événements ; par un calme de quelques jours il prépare à la tempête. L'heure des angoisses approchait.

Le jeudi 12 décembre, sur les huit heures du matin, nous n'étions plus qu'à deux ou trois kilomètres de la grande douane de Chao-Kouan. Cette douane est terrible, parce qu'elle n'examine pas seulement les marchandises ; elle recherche aussi les coupables en fuite et les voleurs ambulants. Pour passer là, il fallait de meilleurs passeports que ceux dont nous étions munis. Notre barque s'arrêta. Le bonhomme *Tou* et *Oui-ell-Ko*, l'ancien contrebandier, descendit à terre pour disposer mon passage. Ils étaient absents depuis une heure, lorsque *Pan*, l'ancien élève de Maupin, s'approche de moi par tout confus, et me dit en latin : *Pater cognoscitur*. Le Père est reconnu. Pour voleur ou pour Européen ? lui demandai-

Pour Européen, me répondit-il. Il ajouta : Le patron de la barque vient de me dire qu'ils vous avaient soupçonné Français dès la première fois qu'ils vous ont vu ; ils savent que l'année dernière un autre Européen est entré comme vous. Ensuite ils vous ont reconnu parce qu'ils ont vu que vous ne disiez jamais rien que par signes ; puis, vous examinant à table, ils se sont aperçus que vous ne saviez pas vous servir des bâtonnets chinois. J'ai essayé de détromper le patron, mais il est sûr de son coup ; nous ne pourrions nous en tirer qu'avec beaucoup d'argent. Pendant que nous causions ainsi, notre chambre est envahie par vingt-deux hommes moitié ivres, qui s'y précipitent tumultueusement. C'était tout l'équipage qui venait tirer quelques plumes au pigeon. Alors s'engage entre mon *Fan* et eux une longue et très bruyante contestation. Je voyais bien qu'ils disputaient sur le prix de ma rançon, mais je n'avais mot à dire. J'étais donc seul, dans un coin, triste témoin de tous leurs débats ; et il y en eut de plus d'une espèce. Quand ils virent qu'on leur promettait trop peu au gré de leur cupidité, ils me regardèrent sous le nez, riant et s'applaudissant de la capture qu'ils avaient faite. Gens sans cœur et sans entrailles, ils insultaient à ma position, qui, dans ce moment, n'était pas gaie. On finit par délier une bourse. Oh ! si vous les eussiez vus ! ils trépanaient d'une rapace et toute diabolique joie ; chacun prit son lot et personne n'était content. Ne sachant plus sur quoi disputer, ils se mettent à se battre, à jurer, à se rouler les uns sur les autres comme des chiens enragés. Cette horrible scène dura plus de six heures. Je n'avais encore rien pris de la journée, et je vous certifie que je soupirais après ma sortie de cet enfer ! Le moment de la délivrance arriva ; sur les trois heures, le maître de la barque lui-même, à force de ruses et d'audace, vint à bout de me faire passer la redoutable douane. Je fus jeté pêle-mêle avec mes effets et mes courriers au fond d'un petit canot, où, dans les premiers moments, je faillis mourir de faim, de chaud et d'ennui. C'était à faire pitié, de nous voir ainsi entassés les uns sur les autres. Nous ne pouvions trouver une parole, et mon *Fan* était tellement troublé qu'il ne voulait pas même que je lui demandasse du thé. Nos nouveaux marins savaient tous qui j'étais, et ce ne fut que pour une forte somme que nous pûmes les décider à me prendre.

A peine dans notre nouvelle jonque, elle partit. Plus nous nous éloignons de la maudite grande barque, plus nos poumons se dilataient à leur aise. Avec le soir la confiance, l'espérance, le courage revinrent au cœur de tout le monde. Les mariagers ramaient avec ardeur. Le temps était toujours calme et favorisait beaucoup la rapidité de notre marche ; on ne s'arrêta pas de la nuit, tant on avait hâte de fuir. Quand je m'endormis, sur les huit ou neuf heures, je me flattai d'en être quitte, je ne dirai pas à bon marché, car nous avions dépensé dans toute cette affaire la modeste somme de 500 fr. ; mais enfin je m'applaudissais de n'avoir pas encore perdu davantage et je me promettais pour le reste du voyage des jours plus tranquilles et plus sereins. Tel est l'homme, il lui faut des espérances pour vivre ; il croit tout ce qu'il desire. Je souhaitais fort n'avoir plus rien à démêler avec les fripons chinois, aussitôt de me flatter que je n'en trouverais plus sur ma route. Mais remarquons cependant que ce n'était là qu'un jeu d'enfant, qu'un peu de lait. Les travaux d'homme et le pain solide ne devaient venir que deux jours après. Le vendredi nous voyageâmes en toute paix. Le samedi parut enfin jour marqué dans le livre de mes souvenirs avec une grosse croix rouge. C'était le 14 décembre. Je vous déclare qu'ici, mes bien chers amis, je ne suis point capable de vous faire comprendre mon histoire, à moins que vous ne soyez très attentifs et que vous ne perdiez pas une de mes paroles.

C'était donc le samedi 14 décembre, au matin, sur les sept heures. La petite barque continuait son voyage et nous avec elle. J'appelle mon *Oui-ell-Ko* pour je ne sais trop quoi ; contre son habitude, il ne m'obéit pas. Je le regarde et je l'aperçois fixart avec une ardente curiosité une grande barque qui fondait sur nous à force de rames. Le vieux contrebandier avait reconnu son monde, et au lieu de m'apporter ce que je demandais, il se penche pour dire : Nous sommes pris ; voilà les satellites !

La suite au prochain numéro.

DECES.

Au presbytère de St. André, chez M. le curé du lieu, son fils, M. François Pouliot, âgé de 69 ans. Il laisse pour déplorer sa perte un grand nombre d'amis et des personnes les plus respectables qui ont accompagné ses restes à leur dernière demeure, et une nombreuse famille à laquelle, quoique simple artisan il avait fait donner toute l'éducation que ses moyens lui permirent et qui compte aujourd'hui parmi les membres utiles de la société.